Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 86 (1941)
Heft: 7

Artikel: Ô Marotte, amie fidèle!
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-342054

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 21.11.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Ô Marotte, amie fidèle !

Lequel d'entre vous, soldats jeunes et vieux, ne connaît la plus fidèle de toutes nos compagnes, *la marotte* ? Jeune lieutenant, qui crois être le premier à découvrir ses charmes, combien tu te trompes !

Nous autres, vieux troupiers, nous connaissons ton amie depuis le temps, bien éloigné maintenant, du dernier « service actif ». Durant quatre ans, elle s'épanouit à nos côtés, sur les pentes vertes du beau Jura comme sur les hauts sommets, sans rien perdre de son originalité et de sa force. Nous pensions, naïfs que nous étions, l'avoir seuls connue et nous fûmes profondément vexés lorsqu'un vieux montagnard nous apprit que lors de la mobilisation de 1870-71, il avait été un intime de cette gente demoiselle, son père, soldat sous le général Dufour, ayant lui-même été au mieux avec elle. Les yeux malicieux et clignotants du vieillard me firent penser qu'il s'arrêtait là par galanterie, pour ne pas dévoiler l'âge de notre amie, toujours si jeune, si florissante, si vigoureuse, mais qu'il se pourrait bien qu'elle ait également accompagné son grand-père, soldat de Napoléon, sur les routes de Russie.

Ces souvenirs me revinrent à l'esprit il y a quelque temps, au moment où je franchissais la grille d'une caserne. J'étais heureux, après tant d'années, de me retrouver dans cette atmosphère de joyeuse activité.

Mais halte ! Pas si vite ! Représentant la garde, une recrue sans fusil, un planton, se dressait devant la grille. Lorsqu'il m'aperçut, il ouvrit de grands yeux et respira profondément. Je supposais que c'était la manifestation d'une joyeuse surprise

et ma bonne humeur s'en accrût, d'autant plus que malgré mon éloignement, le soldat me tendait maintenant deux bras accueillants. En même temps, il se soulevait sur la pointe des pieds. Il était l'image même de la force concentrée et de la passion péniblement contenue, telle que seules les sculptures des maîtres antiques nous l'ont présentée. L'homme me plut, il me faisait penser à Icare s'envolant. Je m'approchai.

Mais, ô déception ! Mon ami joignait les mains comme s'il s'attendait à ce que je lui passe les menottes, puis d'un geste brutal les retira. Il avait sans doute changé d'idée. En outre, il joignit les talons, qui claquèrent de façon à réjouir le cœur d'un sourd. Le tout me fit grande impression, car je dus m'avouer que mon corps n'aurait jamais supporté un choc si brusque et se serait évanoui en atomes. Je reconnus à ce signe que j'étais devenu vieux.

Très déçu, j'étais maintenant devant le planton, qui se tenait devant moi dans la position usuelle. Je ne pouvais croire que tous ces préparatifs si prometteurs se terminaient tout bonnement en une position de *garde-à-vous*. La montagne avait accouché d'une souris.

Je fis mine de lui parler, mais il me prévint : « Mon ca-pitaine », hurla-t-il d'une voix qui aurait largement couvert le bruit d'une bataille à un kilomètre, « re-crue Kray-en-bühl ». Peu à peu, je compris que cet homme n'avait nullement l'intention de me vexer, mais que ce bégaiement était sans doute la manière officielle de s'annoncer en ces lieux. Cette supposition fut renforcée par différents soldats qui, en passant à côté de moi, s'annoncèrent dans ce même langage haché, qui me rappelait la langue hottentotte.

Cela me réconcilia avec mon planton, et je lui commandai : « Repos ». De mon temps, ce commandement suffisait pour que l'homme prenne une position aisée, conformément au règlement.

Mais que virent mes yeux étonnés ? Un nouveau choc secoua le corps de ma victime malgré moi. Il tapa du pied gauche, joignit les mains sur son nombril et se tint ainsi, immo-

bile comme une statue. Le pauvre hère se trouvait « au repos », position qui — ainsi que je l'appris plus tard — était développée et travaillée ici plus ou moins logiquement comme une forme secondaire du « garde-à-vous ». Cette position, elle aussi, jouit du privilège de l'immobilité et de la raideur, tout en bandant toutes les forces. D'où son nom, sans doute, « Repos » !

Les yeux vides et bien ouverts de mon planton fixaient l'horizon. Je crus tout d'abord que ce regard était attiré par la jolie coiffeuse qui, sur le trottoir opposé, balayait son pas de porte tout en jetant des coups d'œil curieux sur nous. Mais c'était un soupçon infamant que je faisais peser sur ma recrue. Le regard était perdu dans le lointain. Impersonnel, libéré de toute attache terrestre, loin du Bien et du Mal, il plongeait dans le Nirvâna.

J'étais en proie à une crise de conscience. Ma recrue était pétrifiée dans sa position de « Repos ». Des gouttes de sueur perlaient sous son casque. Encore quelques minutes et elle succomberait à une attaque cardiaque provoquée par l'effort. Et ce serait ma faute, bien entendu, à moi, pauvre sot qui lui avais donné cet ordre « Repos ». Je me faisais l'effet d'un enfant qui a joué avec une machine à vapeur et ne peut plus l'arrêter. Que faire ? Pouvais-je en tant que capitaine m'humilier et demander à une recrue quel ordre je devais lui donner pour qu'il se tienne d'une manière naturelle devant moi ? En posant cette question n'abaisserais-je pas aux yeux de ma recrue et pour tous les temps le prestige des capitaines ?

Une idée envoyée du Ciel qui nous prenait tous deux en pitié me sauva ! Je quittai l'homme tout simplement. Je l'abandonnai à son sort et le délivrai de ma présence. C'est ainsi qu'il reprendrait certainement vie le plus rapidement.

En tournant le coin de la caserne, je jetai discrètement un coup d'œil en arrière et vis que le planton inanimé remuait de nouveau. Un poids me tomba du cœur !

CAPITAINE ***